



ERIK TRUFFAZ Clap!



Face A

Les Choses de la vie 6'46"

In Heaven 3'18"

avec Bertrand Belin

L'Alpagueur 4'02"

Thème de Camille 2'55"

Face B

Requiem pour un con 5'35"

L'Oiseau 3'22"

Thème de Gerbier 5'21"

Lonesome Cowboy 3'42"

avec Stone Jack Jones

Produit par Erik Truffaz & Marcello Giuliani

Erik Truffaz joue sur une trompette *Inderbinnen*, contrebasse et basse par Marcello Giuliani, piano et claviers électroniques par Alexis Anérilles, batterie par Raphaël Chassin, guitare par Matthis Pascaud. « In Heaven » avec Bertrand Belin, « Lonesome Cowboy » avec Stone Jack Jones.

Arrangé par Erik Truffaz, Marcello Giuliani, Alexis Anérilles, Matthis Pascaud, et Raphaël Chassin
Enregistré par Frédéric Carrayol au Studio Mercredi 9 à Paris
Mixé par Marcello Giuliani, Studio "Le Repaire" à Paris
Masterisé par Marie Pieprzownik au Translab Studio à Paris
Design par Stéphane Delgado
Photographie par Fabien Darley et Jeremiah

© © 2023 Foufino Productions

© 2023 Decca, un label Universal Music France. Tous droits du producteur de l'œuvre phonographique et du propriétaire de l'œuvre enregistrée réservés. Sauf autorisation, la duplication, la location, le prêt ou l'utilisation de ce disque pour exécution publique et radiodiffusion sont interdits.

Fabriqué dans l'U.E. 0602455637567 556375-6



6 02455 63756 7



A1 **Les choses de la vie**

Extrait du film « Les Choses De La Vie » écrit et réalisé par Claude Sautet. Composé par Philippe Sarde. Édité par Philippe Sarde Editions, PEMA Music.

A4 **Thème de Camille**

Extrait du film « Le Mépris » écrit et réalisé par Jean-Luc Godard. Composé par Georges Delerue. Édité par Sido Music.

B3 **Thème de Gerbier**

Extrait du film « L'Armée des Ombres » écrit et réalisé par Jean-Pierre Melville. Composé par Eric Demarsan. Édité par Universal Music Publishing.

A2 **In Heaven avec Bertrand Belin**

Extrait du film « Eraserhead » écrit et réalisé par David Lynch. Composé par Peter Ivers. Édité par Bobkind Music, Ivers Songs.

B1 **Requiem pour un con**

Extrait du film « Le Pacha » réalisé par Georges Lautner. Composé par Michel Colombier et Serge Gainsbourg. Édité par Hortensia Saràl.

B4 **Lonesome Cowboy avec Stone Jack Jones**

Extrait du film « Amour Frénétique » de Hal Kanter. Composé par Roy C. Bennett, Sid Tepper. Édité par Gladys Music EPE.

A3 **L'Alpagueur**

Extrait du film « L'Alpagueur » écrit et réalisé par Philippe Labro. Composé par Michel Colombier. Édité par Sidomusic.

B2 **L'Oiseau**

Extrait du film « Belle & Sébastien » écrit et réalisé par Cécile Aubry. Composé par Eric Demarsan et Daniel White. Édité par Tutti Intersong Editions Musicales.



On se referait bien une toile. Après Rollin', Truffaz sort Clap! ; deuxième volet de ses histoires de cinéma. Il réitère ce prodige de substituer ses propres images à celles que les bandes originales suscitent. Ou, comme le dit le réalisateur Bruno Nuyten: "Au-delà des souvenirs des films cités, l'interprétation d'Erik Truffaz ouvre l'imaginaire vers d'autres films qui n'ont jamais été faits." Tout ceci est très bien tourné.

Un exemple, vite fait. Il suffit des premières notes du thème de Georges Delerue, ce piano infini qui ressemble aux escaliers de la villa Malaparte, pour que surgissent les images du Mépris (1963), Godard. Le corps alangui de Brigitte Bardot, illusion de la conquête, un peignoir jaune sur une terrasse trop solaire. Piccoli qui lui demande pourquoi elle le méprise. Elle répond: "Je ne te le dirai jamais, même si je devais mourir."

On en est là de notre mémoire argentique quand la trompette d'Erik Truffaz, cette respiration poignante qui débouche sur un cri, vient troubler le jeu. Elle est l'odeur du couple qui se délite, elle déplace Capri plus au nord, là où le vent ne guérit de rien. Truffaz réécrit dans l'instant le scénario, il crée de l'espace là où il n'y avait que de la pellicule.

Autre exemple, vite fait aussi. Les choses de la vie (1970), une musique de Philippe Sarde. On est immédiatement aspiré dans l'Alfa Romeo Giulietta Sprint grise de Michel Piccoli, encore lui. Le grand virage bucolique, le bus rouge, la bêtaillère. Sauf que, dans la lecture d'Erik Truffaz, le temps se dilate jusqu'à son point de tension maximal. Sur la nostalgie de La chanson d'Hélène, le musicien injecte la possibilité d'une rébellion. Comme si rien n'était moins sûr que la catastrophe annoncée.

Pour réécrire le script de nos vies, Truffaz rassemble une troupe d'acteurs nés. Le tellurique Marcello Giuliani avec qui il produit l'album. Ces deux-là sont des partenaires en crime depuis si longtemps que leur suffit de ne pas se regarder pour comprendre où ils veulent en venir. La contrebasse crépite, les pistons s'agitent, on dirait les dialogues d'un buddy movie au pays des frissons.

Et puis il y a la guitare western de Matthis Pascaud, la batterie dégingandée de Raphaël Chassin, les claviers en peau de léopard analogique d'Alexis Anérille, cette jeune garde s'ébat en toute liberté, dans des espaces de jeu qui ont l'air illimité. Si Erik Truffaz réalisait des films, il le ferait sans doute comme Cassavetes ou Pialat, pour offrir à tous les rôles la surface d'improvisation la plus vaste. Pour que chacun exprime ce qu'il n'a même jamais osé s'avouer.

En musique et en cinéma, ceux qui jouent bien se dopent les uns les autres. C'est exactement ce qui se passe pour ce quintet. L'alpagueur (1976), Philippe Labro, musique de Michel Colombier, le long-métrage s'achève par cette phrase d'Oscar Wilde: "Aucun homme n'est assez riche pour racheter son propre passé."

On dirait que le groupe de Truffaz rejoue la bagarre de l'avion entre Jean-Paul Belmondo et Bruno Cremer. Le Fender balance une droite à laquelle répond le bourre-pif des cordes à vif, l'uppercut des tambours, un cuivre qui vous fonce dans la face. C'est un pugilat sans sang versé, la conversation portée jusqu'à l'incandescence.

Les scènes défilent, les climats ne se répètent pas. Requiem pour un con, le moment où Jean Gabin pénètre dans le studio tandis que Serge Gainsbourg chante. Ici, la guitare flambe plus encore que chez Serge et la sourdine crapahute dans le fond de l'échine; on dirait la voix d'un crooner qui découvre au milieu du chant qu'il n'a jamais cru en l'amour.

Dans cette éducation sentimentale, ce retour des émotions enfouies derrière les images, Erik Truffaz convoque donc aussi des voix. Bertrand Belin qui chante la fausse promesse de paradis lovée dans Eraserhead de David Lynch. Stone Jack Jones qui chante la fausse promesse de liberté lovée dans Loving You - Elvis Presley en chemise bleu nuit. Ce sont des mots qui traversent en comètes un univers de sensations.

Dans ces musiques de cinéma, dans ce détournement de nos scènes et de nos sons, Truffaz trouve cet état de rêverie qui précède le sommeil et accouche des contes. Des films nouveaux qui ne sont alourdis ni par les mots ni par les images et ouvrent sur des projections sans fin.

Par Arnaud Robert

ENGLISH TRANSLATION

How 'bout another film? After Roll, here's Truffaz again with Clap, the second instalment in his cinema stories, repeating the miracle of substituting his own images for those conjured up by the original soundtracks. Or, as director Bruno Nuyten puts it: "Beyond the memories of the films that are mentioned, Erik Truffaz's interpretation opens the imagination to other films that have never been made". Nicely put.

A quick example. The first notes of Georges Delerue's theme, that infinite piano that resembles the stairs of Villa Malaparte, are enough to conjure up images from Godard's Le Mépris (1963). Brigitte Bardot's languid body, the illusion of conquest, a yellow bathrobe on an overly sunny terrace. Piccoli asks her why she despises him. She replies: "I'd never tell you, even if I were to die."

That's how far we've come in our analogue memory when Truffaz's trumpet, that poignant breath that leads to a scream, disrupts the performance. It's the smell of a couple unravelling, it shifts Capri further north, where the wind cures nothing. Truffaz rewrites the script at once, creating space where there was only film. Another quick example. Les Choses de la Vie (1970), music by Philippe Sarde.

We're immediately drawn into the grey Alfa Romeo Giulietta Sprint of Michel Piccoli, him again. The big bucolic bend, the red bus, the cattle hauler. Except that, in Truffaz's reading, time expands to its point of maximum tension. To the nostalgia of La Chanson d'Hélène, the musician adds the possibility of rebellion. As if nothing were less certain than the foretold catastrophe.

To rewrite the script of our lives, Truffaz has assembled a troupe of born actors. The faithful Marcello Giuliani with whom he has produced the album. These two have been partners in crime for so long that all they need to understand what they're getting at is not look at each other. The double bass crackles, the pistons rattle, it sounds like the dialogue in a buddy movie in a land of thrills.

Then there's Matthis Pascaud's western guitar, Raphaël Chassin's gangly drums, Alexis Anérille's analogue leopard-skin keyboards - this new generation frolics freely in seemingly limitless playgrounds. If Truffaz directed films, he'd probably do it like Cassavetes or Pialat, to give all the roles the widest possible surface for improvisation. So that everyone can express what they've never even dared to admit to themselves.

In music as in cinema, those who play well bring the best out of each other. And that's exactly what happens with this quintet. L'Alpagueur (1976) by Philippe Labro, music by Michel Colombier, the feature film ends with Oscar Wilde's words: "No man is rich enough to buy back his past".

It's as if Truffaz's band is re-enacting the plane fight between Jean-Paul Belmondo and Bruno Cremer. The Fender throws a right, which is answered by the slap of nervous strings, the uppercut of drums, and the brass that slams into your face. It's a bloodless brawl, a conversation that turns white hot.

The scenes unfold, the moods never repeating. Requiem pour un Con, when Jean Gabin enters the studio while Serge Gainsbourg sings. Here, the guitar blazes even brighter than Gainsbourg's, and the mute crawls into the back of the spine; it sounds like the voice of a crooner who discovers mid-song that he's never believed in love.

In this sentimental education, this feedback of emotions that were buried behind images, Truffaz also summons voices. Bertrand Belin singing about the false promise of paradise in David Lynch's Eraserhead. Stone Jack Jones singing about the false promise of freedom in Loving You - Elvis Presley in a midnight blue shirt. These are words that pass like comets through a universe of sensations.

In these soundtracks, in this misappropriation of our scenes and sounds, Erik Truffaz finds that dreamlike state that precedes sleep and gives birth to tales. These are new films, weighed down neither by words nor images, and opening onto endless projections.